

De l'histoire à la légende : les miracles de Saint Vincent Ferrier en Bretagne

Martine Berthelot
Université de Perpignan Via Domitia

Vicent Ferrer, Vincent Ferrier en français, Uisant Ferrié en breton, ou maître Vincent pour ses contemporains, est considéré comme un des personnages les plus remarquables et énigmatiques du XVe siècle. Il est mort à Vannes, en Bretagne, le 5 avril 1419, après être arrivé à Nantes quatorze mois plus tôt¹. C'est dans la toute dernière étape de sa vie, et au terme de bientôt vingt années de prédication populaire itinérante à travers l'Europe occidentale qu'il arrive dans la lointaine péninsule armoricaine pour ce qui sera son ultime campagne apostolique. L'État breton est tout entier voué au christianisme romain: ici, ni cathares, ni vaudois, ni sarrasins, ni juifs à exhorter à la conversion mais, comme un peu partout dans les régions qu'il a parcourues, des chrétiens désorientés à remettre dans le droit chemin. Sa venue en Bretagne fait suite à la demande pressante du duc Jean V qui a entendu tant de bien du dominicain qu'il le prie de considérer combien sa présence est nécessaire dans ses États, la dissolution des mœurs et du clergé y étant, en effet, tout aussi criante qu'ailleurs.

Les fidèles n'y connaissaient plus la religion; à peine les ecclésiastiques savaient-ils les cérémonies de la messe. Les séculiers, faute de personnes qui les instruisissent, ignoraient non seulement les commandements de Dieu, mais encore la manière de faire le signe de la croix. Cette ignorance produisait une infinité de désordres, jusqu'aux enchantements et aux sorcelleries. Un aussi désolant tableau ne pouvait manquer d'émouvoir le cœur de saint Vincent. Il résolut de se rendre au plus tôt en Bretagne. (Bayle, 297)

Le message du Duc est d'autant plus grave qu'il sait l'éloignement et la pénibilité d'un tel voyage pour le vieillard qu'est déjà Vincent Ferrier². Au regard de l'étendue du pays, c'est en Bretagne que sa mission apostolique sera la plus longue. Partout, le temps de son séjour est férié pour permettre à tous –grands et petits– d'entendre maître³ Vincent, et l'accueil que lui réservent les Bretons est sans pareil dans les autres régions d'Europe qu'il a visitées.

À propos de l'enquête pour le procès de canonisation

Le périple et l'œuvre de Vincent Ferrier –en Bretagne notamment– sont donnés à connaître au travers d'une chronologie reconstruite à partir des témoignages recueillis dans "l'enquête pour le procès de canonisation." Trente-deux ans après la mort du dominicain, quatre enquêtes apostoliques sont diligentées par le Saint-Siège: en Avignon, à Toulouse, à Naples et à Vannes. L'enquête de Bretagne réunit le plus grand nombre de témoins entendus et de dépositions⁴ mais elle n'est pas indemne de faiblesses⁵: faille de plus de trente ans séparant les faits de l'enquête, témoins non toujours directs et de médiocrité sociale, caractère strict et stéréotypé du questionnaire, transcription en mauvais latin des informations recueillies en français régional.

¹ Il arrive à Nantes le 23 février 1418 (Mouillard, 20).

² En réalité, le Duc lui demande de venir pour raison politique et diplomatique: rencontrer le roi d'Angleterre alors en Normandie et faire cesser la *Guerre de Cent Ans* qui opposait l'Angleterre à la France. Voir Gorce, Martin et Cassard.

³ Ce titre, car il est maître en théologie.

⁴ Cassard (323, note 3). Gorce (1923, 24) parle de 310 témoins.

⁵ Nous avons développé cet aspect dans une autre étude sur Vincent Ferrier (Berthelot 2014b).

L'enquête du procès de canonisation est donc loin de représenter un ensemble de données objectives, unanimes et fiables. Pourtant, elle forme la base de tous les écrits ultérieurs sur la mission de Vincent Ferrier dans l'épisode breton. Au fil des siècles,⁶ tous les auteurs puisent à la source de l'enquête. Les hagiographes francophones du XIXe siècle, comme Bayle (1855) et Mouillard (1856), ainsi que le principal biographe de Vincent Ferrier, le dominicain Fages, reprennent les témoignages de 1451, dans une visée littéraire qui amplifie et embellit le mythe médiéval de saint Vincent. Il faut attendre le XXe siècle, avec Gorce (1924) puis Niederlander (1986a) –l'un et l'autre historiens dominicains– pour y trouver une lecture plus critique et plus conforme à l'évolution culturelle et à la psychologie moderne⁷. Quant aux historiens laïcs, tels Martin (1997) et Cassard (1999), ils se penchent plus volontiers sur une *interprétation* des données en lien étroit avec le contexte historique, politique et psychologique de l'époque et, corollairement, sur une déconstruction et une révision du mythe en fonction d'une grille de lecture contemporaine et rationnelle.

À propos des miracles

Dans la superstitieuse Bretagne du Moyen Âge, les miracles sont affaire de croyance et de foi. Les miracles des saints –abondants et “naturels”– participent d'une vision du monde toute tournée vers le symbolique, le merveilleux⁸ et l'intercession de l'au-delà; en un mot, ils relèvent de la croyance en une puissance supérieure et invisible où le rationnel n'a guère de place: un simple fait peut-être considéré comme prodigieux et, dès lors, perçu comme un miracle, sans autre prolongement que d'affermir la foi en Dieu. À une époque où les temps sont rudes et la société accablée par les guerres, les épidémies et la famine, où le sentiment de fin du monde est palpable, la croyance dans les forces surnaturelles sert d'exutoire au triste quotidien et à la mort omniprésente. Quant à la légende des saints guérisseurs, elle prend forme, comme dans le cas de Vincent Ferrier –en particulier à Vannes où il est mort et où se trouve son tombeau–, lorsque les miracles trop nombreux, trop extraordinaires, et touchant trop de gens, sont liés à l'histoire du personnage, par ailleurs illustre, dont il importait de reconnaître officiellement la sainteté. L'enquête du procès pour la canonisation, où se trouvent multipliés et répétés les récits de miracles, emphatise les pouvoirs thaumaturgiques de Vincent et surfait le mythe, offrant ainsi au prédicateur valencien une place signalée dans la légende des saints bretons.

Dans la tradition judéo-chrétienne –qui exclue le merveilleux fictif et les prodiges inventés par les évangiles apocryphes–, surnaturel et naturel se diluent dans le miracle et les “merveilles” qu'elle conçoit comme des révélations et des “signes” symboliques du salut divin (dans l'Ancien Testament) ou du salut messianique incarné par Jésus (dans le Nouveau)⁹. L'Église considère les miracles consubstantiels à la parole christique et allant de pair avec l'évangélisation: par la prédication populaire et par le recours aux « miracles » et aux charismes (ou dons extraordinaires: don des langues, des larmes, de l'audition à distance,...), les missionnaires apostoliques doivent susciter la “conversion” du peuple venu les écouter. Fages situe et explique ainsi les prodiges du missionnaire valencien (1901, 265-267):

⁶ Albert Le Grand a été parmi les premiers hagiographes français de Ferrier à divulguer le contenu de l'enquête du procès de canonisation: “ La conversation de S. Vincent Ferrier”, *Vie des Saints de la Bretagne Armorique* 1636 (Vè édition de 1901, Quimper)

⁷ Gorce se situe à la croisée des deux tendances. Tout dépend des chapitres et des thèmes abordés.

⁸ Nous dirions aujourd'hui “l'enchantement du monde”.

⁹ *Vocabulaire de théologie biblique* (618-626).

Oui, certes il y a des faits surnaturels [...] et pourquoi pas s'ils sont authentiques ? Le surnaturel c'est le commerce du Créateur avec sa créature. [...] L'esprit réfléchi regarde et adore sans autre étonnement que celui de la gratitude mesurant la distance que Dieu daigne franchir. Pour qui a la Bible et surtout l'Évangile, histoire de Dieu fait homme, les faits surnaturels n'ont plus rien qui surprennent. [...] De même que Dieu peut faire des miracles, il peut communiquer à qui bon lui semble de pouvoir en opérer. Quand l'homme, par l'effort d'une vertu héroïque, vient à se replacer dans les conditions où il était avant la chute originelle, il semble juste que Dieu lui rende les privilèges de cet état perdu. Or, tel est l'état des Saints. Et ce privilège les suit après leur mort. [...] Le miracle est un contraste avec la règle établie, un moment d'arrêt dans la marche des choses, qui attire le regard et le ramène vers le haut. Cet appel est surtout fait au peuple, aux simples qui n'ont pas le temps d'étudier. Et généralement, le peuple accepte ces avances comme le bon Dieu les lui offre, comme une invitation à se sentir béni et protégé.

Témoignages et récits de miracles

Pour Niederlander (1986a) qui s'est attaché à étudier les *récits* de miracles de Vincent Ferrier¹⁰ –plutôt que les miracles eux-mêmes qui, selon lui, relèvent d'une construction théologique – peu importe la véracité du prodige, ce qui compte c'est la *surnaturalisation* (entendons le rendu surnaturel) des faits et gestes du prédicateur et leur effet positif sur le comportement chrétien. Ce qui explique que “la réalité n'était pas la première préoccupation des commissaires pontificaux, plus soucieux de définir la sainteté de Vincent Ferrier à travers l'exemple des vertus et des miracles du saint” (Niederlander 1986a, 6). C'est dans ce même sens qu'il faut décoder la phraséologie des hagiographes (cités plus haut et retenus pour la présente étude), lesquels, sans forcément croire aux miracles et aux prodiges qu'ils rapportent, tendent à donner ou donnent pour miraculeux des faits qui ne l'étaient pas d'emblée. Ainsi trouve-t-on, en maints endroits de leurs œuvres, des précautions de langage ou d'écriture telles que: “Ce qu'à bon droit on tenait en rang de miracle” (Le Grand, paragraphe VI), “Ce déploiement de force était comme un miracle quotidien” (Bayle, 288), “Faut-il croire la légende racontée par l'Abbé Guillotin de Carson, pour l'enfant de Rieux ?” (Fages 1919, 126), “Et tout cela dit naïvement l'honnête témoin, fut réputé miracle” (idem, 127). Plus simplement encore, ces auteurs utilisent des recours discursifs comme : “on dit que”, “la tradition dit / assure / rapporte que”, ou emploient les italiques “*et aussitôt ils étaient guéris*” (idem, 128). À l'occasion, ils s'appuient sur une rhétorique ambiguë ou artificieuse, comme celle-ci, de Mouillard (34): “Ce séjour en cette ville lui fournit l'occasion d'opérer d'autres miracles nombreux, dont les preuves furent faites [?!] aux commissaires nommés pour procéder à l'enquête des miracles.” Ou cet avertissement de Fages (1919, 131), tantôt passeur de légende, tantôt prudent : “L'historien n'invente rien ici, il n'a qu'à suivre les dépositions au procès de canonisation.” Et cet avis de Gorce¹¹ (1924, 107): “L'historien se borne à constater des événements, et ces événements merveilleux

¹⁰ Dans sa thèse il parle de “*mentions de miracles*”, de “*miracles attribués à VF*” par les témoins de l'enquête de canonisation. Page 40, il écrit : “*C'est l'importance accordée aux divers miracles qui nous intéresse et non pas la quantité de “miracles réels” qui, rappelons-le, nous obligerait plus ou moins à nous prononcer sur la réalité de surnaturel*”. Et page 62 : “*Le Miracle était destiné à faire croire plus qu'à être cru. Autrement dit, si l'on croyait aux miracles, c'est d'abord parce que les miracles faisaient croire*”.

¹¹ Toute la troisième partie (“Faits merveilleux et pures légendes” 102-117) du chapitre III de son oeuvre est consacrée aux miracles de VF.

de la prédication de maître Vincent, s'ils ne se présentent pas tous individuellement avec des caractéristiques de parfaite authenticité historique, pris pourtant dans leur ensemble offrent des motifs de crédibilité qui approchent fort de la certitude." Ainsi donc, au prisme naïf et rustique des témoignages de l'époque médiévale, s'en agrège un second sous la plume raffinée et compromise des hagiographes: pour le lecteur, l'enchantement est doublement garanti.

Dans les pages qui suivent, nous essaierons, de voir *comment*, à l'histoire authentique de la présence de Vincent Ferrier dans la Bretagne du XV^e siècle, les hagiographes dominicains –en se basant sur l'Enquête de canonisation, et dans une surenchère du merveilleux et de l'improbable– ont mêlé des récits de miracles qui ont mythifié le personnage et nourri sa légende dans l'imagerie populaire bretonne.

En France, les miracles de Vincent Ferrier n'entrent pas de plain pied dans les études de folklore¹², contrairement à la tradition espagnole, et catalane en particulier, où le mythe de Vincent Ferrier a donné lieu à une série de recherches officielles¹³. C'est donc dans le sillage de ces chercheurs catalans et dans la perspective de l'ethno-poétique¹⁴ que nous aborderons ce thème, en accueillant les lointains récits oraux de miracles tels que récupérés et traités par les hagiographes vicentins au fil des siècles. Mais, bien sûr, sans chercher à distinguer le réel de l'imaginaire, le possible de l'inconcevable.

1. Vincent Ferrier en Bretagne: du réel au légendaire

1.1. Accueil par les Ducs et périple à travers la Bretagne

Comme ailleurs précédemment, quand il entre dans l'Etat breton, Vincent Ferrier est solennellement accueilli par les plus grands représentants des pouvoirs religieux et temporel qui vont à sa rencontre, lui réservant un accueil ès qualité, c'est-à-dire de grande figure de la chrétienté liée à la papauté d'Avignon et aux pouvoirs dans la Péninsule ibérique et, bien sûr, de légat *a latere Christi* (légat du Christ), titre dont l'a investi le pape Benoît XIII. À Vannes, le Duc et la Duchesse en personne, "avec toute leur cour, la fleur de la noblesse" ainsi que l'évêque et son clergé lui font réception. Partout, notabilités et seigneurs locaux font de même, ainsi qu'évêques, chanoines et clergé des différents évêchés qui le reçoivent en grande pompe à chacune de ses arrivées. Secondé par les religieux de sa compagnie, il visite Rennes, autre cité ducale où son entrée est "triomphale"¹⁵. Puis les six autres évêchés: Dol, Saint-Malo, Saint-Brieuc, Tréguier, Saint-Pol-de-Léon, Quimper. Couvents et abbayes de son ordre ou des autres ordres mendiants l'hébergent. Entre ces principaux relais, des visites sollicitées par les seigneurs et les notables qu'il honore selon son habitude de se rendre partout où il est appelé. Puis les haltes dans les abbayes ou couvents d'autres ordres, qu'impose la trop grande distance entre deux étapes. Et au milieu, dans la campagne bretonne qu'il parcourt, une multitude de bourgs, hameaux et lieux reculés ou

¹² Concept péjoré par les scientifiques et universitaires français qui préfèrent parler d'ethnographie. Concernant les miracles religieux, citons toutefois l'ouvrage ancien de J.P. Saintyves (1922), *Essai de folklore biblique. Magie, mythes et miracles dans l'ancien et le nouveau testament*, Paris; avec une allusion à Vincent Ferrier sur le miracle de la multiplication des pains qu'il aurait opéré à trois reprises (p. 252).

¹³ Voir, notamment, les travaux de C. Valriu (2010, 2014) et de M.J. Francés Mira.

¹⁴ Pour la définition de l'ethno-poétique, nous renvoyons à celle donnée par Heda Jason (1975), définition contextualisée par C. Oriol (13).

¹⁵ Selon Fagès (1919, 142) "Le prévôt était allé lui offrir les *Honneurs du Chapitre*. On n'honorait ainsi que les plus grands personnages".

inattendus, sièges de dévotion et pèlerinages populaires (lieux-dits, chapelles, croix de carrefour...) ¹⁶ où il prêche chemin faisant.

1.2. Prédication, évangélisation ¹⁷

Vincent Ferrier a pour mission d'évangéliser le peuple breton et de le remettre dans le droit chemin comme le lui demande le Duc Jean. Il s'y adonne, sillonnant la vaste péninsule, et avec d'autant plus de ferveur qu'il y pressent peut-être sa dernière grande campagne d'évangélisation. N'a-t-il pas eu le présage de mourir *in fines orbis* ¹⁸ ? Le contexte religieux de l'Occident chrétien est à l'apaisement après la tourmente du Grand schisme; et dans la péninsule armoricaine nulle trace d'hérésie ni d'infidélité, mais un peuple –comme partout ailleurs– en proie aux désordres moraux. Fini, donc, les terribles menaces apocalyptiques du prédicateur enflammé tel qu'en Espagne, en Italie, dans les États alpins ou les terres d'oc. Les sermons vicentins se centrent sur un rappel à l'ordre social et religieux, sur une régénération morale. Vincent Ferrier incarne l'acmé de la prédication médiévale. On sait son éloquence ardente: sur la base de ses fameux *exempla*, illustrations, anecdotes ou bien s'appuyant sur *La Légende dorée* des saints et dans une théâtralité consommée, il transmet son enseignement doctrinal. On sait aussi son zèle et son tact à instruire le peuple, à en vouloir extirper les vices: l'évangélisation des adultes et des enfants tient principalement d'une catéchèse élémentaire – enseignement des prières, du signe de la croix, de la genuflexion, nécessité d'assister à la messe, évocation fréquente du nom de Jésus, condamnation du blasphème et des jurons sur Dieu et les saints. L'on sait, enfin, son sens de la pédagogie qu'il innove – semble-t-il– en Bretagne: tandis que les parents assistent au sermon, les enfants regroupés sont pris en mains par un clerc de la compagnie qui leur enseigne prières et gestes élémentaires.

1.3. Le spectacle et la foule

Après vingt ans d'itinérance apostolique à travers le sud-ouest de l'Europe, si la prédication est pour Vincent Ferrier un art abouti qui se répète invariablement de ville en ville, c'est surtout un grand spectacle qui draine les foules se comptant par milliers. Déjà véritable mythe de son vivant, le peuple breton accourt de toutes parts pour le voir, l'entendre, le toucher, recevoir sa bénédiction, espérer quelque miracle. La place manque dans les églises, c'est donc à l'air libre qu'il officie installé depuis une chaire aménagée sur une estrade (un théâtre diront certains) d'où il domine son auditoire, hommes et femmes séparés par une corde. Le spectacle, interminable, commence par le rituel de la messe. Puis, succède l'homélie, longue prestation de Vincent qui impressionne et subjugue l'auditoire, tant il donne de sa personne et de son pouvoir de conviction, se montrant tour à tour austère et terrifiant ou affable et lyrique, selon qu'il parle des péchés et des menaces de l'enfer ou de la dévotion et de la contrition des repentis, du ciel et de Jésus. Comme pour mieux séduire et entraîner son auditoire, il n'hésite pas à mêler le merveilleux à l'ordinaire avec "d'invraisemblables histoires" (Gorce, 130). Au terme de ce long monologue, arrive enfin le moment tant attendu par les assistants: bain de foule, bénédictions, attouchements et prières qui guériront sur le champ infirmes, lépreux, déments et malades de toutes sortes, lesquels repartiront "parfaitement guéris", et réconciliés avec la foi et la morale chrétienne par l'intercession de tels prodiges.

¹⁶ Selon la thèse de Le Dorze qui a exploré la tradition orale.

¹⁷ Pour la prédication et les sermons de Vincent Ferrier, et toute leur complexité, se reporter à l'analyse critique de Gorce (1924, 118-148).

¹⁸ Voir *Infra*: fin de la partie 2.

1.4. La légende en marche

Un tel spectacle, trop fort, est fait pour marquer les esprits, y imprimer un souvenir vivace. Souvenir sitôt ressassé, cultivé, transmis, grossi, embelli, bref, transformé jusqu'à n'être plus qu'un mince reflet de la vérité. Du réel au fantasmé, le pas est franchi. Aussi, lorsque trente ans après sa mort, les témoins sont appelés à évoquer le passage en Bretagne et les miracles de Vincent devant les commissaires apostoliques, nul doute que les faits ont subi une nouvelle transformation–amélioration. Et une autre encore sous la plume des clercs et des notaires qui transcrivent en latin les témoignages oraux; d'ailleurs, sont-ils transcrits tels qu'entendus¹⁹ ? Et, bien plus tard encore, quand les hagiographes "reprennent" –le mot juste serait réinterprètent– la vie du prédicateur, retraduisant à leur tour les témoignages en français, nouvelle transformation ou plus exactement réélaboration et embellissement, qui plus est, par l'ampliation du phénomène thaumaturgique. Le Grand, Bayle, Mouillard, Fages, et même Gorce, livrent ainsi des pages apologiques et fabuleuses du périple armoricain de saint Vincent. Après tant de remaniements, la lointaine histoire a fait place à la fantaisie et à la légende bretonne du glorieux Valencien. Dans les pages suivantes nous en livrons quelques extraits.

2. Maître Vincent, légende vivante

Quand maître Vincent s'approche de la Bretagne, c'est non seulement sa réputation d'intellectuel et d'homme politique illustre qui le précède puisqu'il sera accueilli par les plus grandes autorités locales. C'est aussi, littéralement, "le cirque de sa compagnie"²⁰ qui l'entoure et le suit de ville en ville, qui attire et mobilise les foules de badauds venues voir cet insolite spectacle. C'est, enfin et surtout, sa renommée de guérisseur et de faiseurs de miracles, déjà bien ancrée dans le peuple, qui déplace les cohortes des blessés de la vie. Ce pittoresque récit imaginaire²¹ de Gorce (1924, 81-83) que nous ne livrons que partiellement, en donne le ton et la couleur:

Transportez-vous donc par la pensée en ces vieux âges disparus. Figurez-vous une de ces petites villes du moyen âge. [...]

Cet après-midi, tout le monde est à son poste à l'entrée du bourg, par où doit arriver maître Vincent: les plus "farauds" du pays sont déjà partis en avant dès le matin avec leurs bêtes, pour savoir si le prédicateur a bien effectivement quitté son étape précédente, et au besoin pour le décider à partir. [...] Quelques-uns de ces messagers sont déjà revenus, apportant la nouvelle désirée [...]

Maintenant c'est partout fête chômée. [...] Tout le monde est à la grande affaire. La rue principale, les ruelles adjacentes, les routes, tout grouille de monde.

Voici au loin une rumeur qui grandit. On aperçoit là-bas de la poussière. C'est l'armée des pénitents de maître Vincent qui approche. On entend déjà des cris, des lambeaux de chants d'église. On s'excite, on s'énerve. Chacun parle du maître, lui prête des exploits de plus en plus fabuleux, grossit à qui mieux mieux le personnage et sa mission, surtout manœuvre avec art pour se glisser au premier rang sur le passage du cortège. Ces messieurs de la ville, ces messieurs des corporations sont allés en avant recevoir le maître. Lui-même a formé les

¹⁹ Il est une modification supplémentaire des dépositions des témoins, dit Niederlander (p.24), puisqu'elles "résultent d'un long travail de mise en forme, imposé par la procédure de canonisation. Les enquêtes présentent donc une image "corrigée du miracle".

²⁰ L'expression est de Manuel Forcano, à propos des Juifs de Gérone au Moyen Âge qui, à l'approche de la compagnie de Vincent Ferrier, s'enfuyaient dans les bois environnants.

²¹ On ne peut s'empêcher de comparer ce lyrisme aux accents provençaux *des Lettres de mon moulin*, d'Alphonse Daudet.

siens en procession avec des croix et des bannières, au chant des cantiques.

Les voilà, le voilà: multitude bigarrée, hétéroclite, pittoresque de moines, clercs, gens de lois et de finance, gens de sac et de cordes, femmes, soldats en rupture de ban, pénitents et pénitentes de toute sorte, de toutes les classes sociales, mais en ce moment-ci tous transfigurés par leur foi collective [...].

Mais toute l'attention se concentre sur maître Vincent. Lui, vieux, les traits tirés, il monte son petit âne. Son habit est grossier, usé, rapiécé, jadis blanc, devenu sale et poussiéreux. Sa monture est misérable, avec une selle des plus vulgaires et des étriers de bois suspendus à des cordes.

Tout cela se distingue à peine à travers le remuement de la foule. On ne voit guère que son bras droit tendu, qui dresse au-dessus des têtes, bien haute, une croix longue de cinq pieds, croix au Christ espagnol tordu et grimaçant, peinturluré de couleurs vives, écarlates, criardes. Souvent la foule en délire se précipite sur lui pour faire des reliques de ses habits ou du poil de son âne. [...]

Dans un récit plus sobre, Mouillard (27) s'attache à la personne de Vincent:

On aperçut au loin sur la route une foule nombreuse qui cheminait lentement vers Vannes. Au milieu de cette foule, un groupe composé de six à sept personnes attirait surtout les regards, à cause de leurs vêtements blancs recouverts en partie d'un manteau noir. Au milieu de ce groupe, on apercevait l'un de ces religieux monté sur une ânesse; c'était Vincent qui, depuis quelques années ayant mal à une jambe, et ne pouvant marcher qu'avec peine, se servait de ce modeste équipage pour se faire transporter de ville en ville.

Saint Vincent est déjà dans la légende. Et, légendaire, il apparaîtra encore durant tout le temps de sa présence en Bretagne, y compris dans ses derniers instants. Cela commence dès son arrivée, d'abord à Nantes "par les eaux", puis trois semaines plus tard à Vannes sur une humble monture²²: Vincent y apparaît à la fois comme le Christ en son temps ou comme les apôtres portant sa parole. Ainsi, à l'approche de Vannes et, plus tard, d'autres cités, il y est décrit tel Jésus entrant à Jérusalem au milieu de la foule venue l'acclamer:

Il était monté sur un méchant [pauvre] âne et ainsi fut conduit à la ville, suivi d'une innombrable multitude de peuple. (Le Grand, paragraphe II)

Auprès des portes de la ville, des chœurs d'enfants chantèrent des paroles que d'autres enfants avaient chanté lorsque le Sauveur entra dans Jérusalem: *Benedictus qui venit in nomine Domini, hosanna in excelsis*. (Bayle, 286)

Bientôt apparut au fond du vallon, un homme chétif, monté sur une ânesse, la tête revêtue d'une calotte de drap: c'était lui le faiseur de miracles, le convertisseur des foules! Un grand silence se fit aussitôt, l'émotion saisit la foule, tant il y avait de grandeur cachée sous cette austère simplicité. (Fages 1919, 132)

Autre souvenir inextinguible: ses longues et spectaculaires séances de prédication au cours desquelles il est "transfiguré", terme, là encore, assimilable au mystérieux épisode biblique de la transfiguration du Christ.

On a remarqué souvent qu'étant si faible et débile, tant à cause de sa vieillesse que pour les austérités dont il matait son corps, néanmoins étant en chaire, il

²² Il entre à Vannes le 18 mars (Fages 1894, 210).

avait l'estomac aussi sain, le geste et le mouvement du corps aussi libre, la parole aussi forte et à commandement, qu'il avait en sa jeunesse. Ce qu'à bon droit on tenait en rang de miracle²³. (Le Grand, paragraphe VI)

Il prêchait deux fois par jour, avec tant de force et de vigueur, avec tant de vivacité dans le geste et d'énergie dans l'action, qu'il semblait non pas un vieillard abattu par l'âge et la fatigue, mais un puissant jeune homme échauffé par une impétueuse ardeur et arrivé à peine à sa trentième année. Ce déploiement subit de force pendant sa prédication était comme un miracle quotidien qui ravissait les assistants. Le sermon achevé, il semblait de nouveau faible, infirme, extenué; son visage était pâle, sa marche lente. [...] On ne pouvait croire que c'était le même homme, et on se disait que pendant qu'il prêchait, le Saint-Esprit agissait en lui pour ranimer son corps débile et lui communiquer une miraculeuse énergie. (Bayle, 303)

Bientôt l'on vit paraître un pauvre vieillard, débile, chauve, marchant péniblement à l'aide d'un bâton; il fallut deux hommes pour l'aider à monter sur l'estrade; il faisait peine à voir. "Il a bien 80 ans murmura une femme: – "Dites plutôt 90 !" répliqua son voisin. [...] A mesure qu'il parle on dirait que sa taille se hausse et que sa vigueur s'accroît; son geste devient plus ample et sa physionomie rajeunit, à tel point que les personnes qui lui supposaient tout à l'heure 90 ans, lui en donnent maintenant à peine 30. C'est une métamorphose. (Fages 1919, 135)

Et lorsque le sermon s'achève:

Maître Vincent s'arrête et après avoir fait un salut à la croix de l'autel, il s'apprête à descendre. Mais, nouvelle transformation, on dirait que le prestige de sa personne s'est évanoui avec les derniers accents de sa voix; et le voici redevenu le vieillard de tout à l'heure: deux hommes le prennent sous les aisselles pour l'aider à descendre. (Fages 1919, 136)

Mais d'autres signes prouvent qu'une vertu divine accompagne Vincent. Ainsi ce prodige littéralement apostolique (tel qu'aux apôtres du Christ portant sa parole) est le célèbre "don des langues", expression ambiguë pour signifier que partout où il se rend, les gens le comprennent²⁴:

Une autre chose bien digne d'admiration, c'est que le don des langues lui fut accordé comme aux premiers apôtres. [...] Dans notre province de Bretagne, les Bretons que l'on appelle *bretonnants*, dont quelques-uns savent le français, mais dont le plus grand nombre, surtout à cette époque, ne comprenaient d'autre langage que celui du pays, entendaient cependant et comprenaient Vincent, bien que l'homme de Dieu ne parlât que sa langue maternelle. (Mouillard, 31)

Tout le monde l'entendait et tout le monde le comprenait. En quelle langue parlait-il? Les bourgeois de Vannes croyaient qu'il parlait français; les campagnards bretonnants, qui formaient peut-être la majorité de l'auditoire, pensaient qu'il parlait breton. Les uns et les autres débitaient en s'en allant les

²³ Les écrits d'Albert Le Grand étant en vieux français, nous traduisons les citations en français actuel pour une meilleure compréhension.

²⁴ Ce don des langues est évoqué dans diverses autres régions évangélisées par VF (à Gênes par exemple) Fages 1884, 44. Le don des langues est un charisme.

tirades qu'ils avaient retenues de son discours. En réalité, le saint s'exprimait uniquement dans sa langue maternelle en catalan. (Fages 1919, 136)

Et dans la même veine, cet autre prodige du don de la voix ou audition à distance, ainsi à Morlaix:

Il demeura quinze jours en cette ville et allait ordinairement prêcher au haut de la rue des Fontaines, lieu élevé par dessus la ville. Et le peuple, pour l'entendre, se rangeait sur les douves et contrescarpe du château et au Parc au Duc, de part et d'autre de la ville. Malgré cette distance, sa voix étant si miraculeusement portée aux oreilles de ses auditeurs qui l'entendaient aussi bien que s'ils eussent été assis au pied de sa chaire. En mémoire de ce miracle, on bâtit en ce lieu un petit oratoire en son honneur. (Fages 1919, 156)

Le halo lumineux entourant sa personne –telle l'aura du Christ– que remarquent les indiscrets l'épient alors qu'il prie dans sa chambre, n'est-elle pas un autre signe de la similitude entre Vincent et Jésus ? L'indiscrétion se reproduira à Lamballe, puis à Josselin par le Sieur de Rohan qui vérifiera et constatera le même phénomène.

Il était logé au prieuré bénédictin de Saint-Martin (Josselin). Le prieur et les moines qui avaient peut-être plus à profiter que les autres, voulurent s'édifier de la vie intime du saint. Ils pratiquèrent des judas à la porte de sa chambre et virent qu'il ne dormait pas dans le lit, qu'il veillait une grande partie de la nuit; et la chambre paraissait toute illuminée, bien qu'il n'y eut ni feu, ni lumière [...] Il n'était bruit dans tout Josselin que de ces choses merveilleuses. (Fages 1919, 141)

Dans le temps de sa maladie, prélude à sa fin prochaine, deux signes du destin – interprétés comme miraculeux– annoncent qu'il s'éteindra en Bretagne et non pas dans sa patrie. Déjà, dit Fages (idem, 117) “Le juge suprême avait prédit à son prophète de la fin des temps qu'il mourrait *in fine orbis*, où finit l'univers.” Le premier signe est le “faux départ de Nantes” sur son ânesse qui le ramène malgré lui dans cette ville. Quelques semaines plus tard, un second signe, semblable, se produit au sortir de Vannes sur un bateau, et décidera de son sort définitif. Voici une version de Le Grand (parag. VIII-IX) qui semble confondre les deux faux départs (évoque-t-il Nantes ou Vannes ?):

Sur la minuit, comme tout le monde reposait, il sortit de la Ville monté sur un pauvre âne, suivi de ses compagnons, religieux de son Ordre, et ne cessèrent de marcher pendant le reste de la nuit pour avancer leur chemin; mais le jour commençant à poindre, comme ils pensaient être bien loin, ils se trouvèrent à la porte de la Ville; lors, le Glorieux Saint, se tournant vers ses confrères, leur dit : “*Sus, mes Frères, retournons en ville, car ceci ne signifie autre chose, sinon que c'est la volonté de Dieu, que je meure en ce pays.*” [...] Puis revenu à son logis, s'adresse au peuple venu au devant de lui: “*Vous voyez, mes amis, que c'est la volonté de Dieu, que je retourne en votre Ville, non plus pour y prêcher, comme j'ai fait jusqu'ici, mais bien pour y finir mes jours; retournez-vous-en donc chacun chez soi et que notre bon Seigneur vous veuille récompenser de l'honneur que vous m'avez rendu aujourd'hui.*”

Et cette version de Bayle (306) qui confond également les deux fausses sorties:

Il quitta la ville à l'entrée de la nuit. Chemin faisant, Dieu lui révéla qu'il mourrait à Vannes. Le saint, se tournant vers ses compagnons, leur dit: “Mes

frères, ne me parlez plus de retourner en Espagne, car vous voyez clairement que la volonté de Dieu m'ordonne de terminer mes jours à Vannes." On ne lui répondit que par des pleurs; il franchit le seuil de la porte par où la veille, il était sorti et s'écria: "*Hæc requies mea in sæculum sæculi*": voilà mon repos à jamais!

Celle-ci, de Gorce (1924, 269-270), d'après le témoin Prigent Pluvigné, contemporain de maître Vincent²⁵:

Deux ans auparavant [sa mort], comme il causait à Besançon avec sainte Colette, la clarisse lui fit, paraît-il, l'annonce de sa mort prochaine. "Quand ? interrogea Vincent. – Dans moins de deux années. – Où ? En Espagne ? – En France, répartit la sainte." [...] C'était un soir. Malgré l'étape du jour pour regagner plus vite les pays catalans, on se remit en route dans la nuit. Mais on s'égara et il se trouva qu'à l'aube on était revenu au point de départ. "Signe évident, s'écria le maître, que Dieu ne me fera jamais quitter la Bretagne et que ce sera mon tombeau."

Fages et Mouillard distinguent les deux errances. Ainsi, ce premier départ de Nantes:

Les religieux de sa compagnie, craignant que la mort ne le surprît dans ces contrées, l'engagèrent, *près de la ville de Nantes*,²⁶ à s'en retourner dans sa patrie. Vincent monte donc sur son ânesse et voyage toute la nuit avec ses serviteurs. Cependant le lendemain, au point du jour il se trouva au lieu d'où il était parti. Voyant ce qui lui était arrivé, il dit à ses amis qu'il ne s'éloignerait jamais de la Bretagne, que c'était là que Dieu voulait qu'il terminât ses jours. (Mouillard, 42)

L'apôtre savait par révélation divine qu'il ne devait plus revoir le beau ciel de Valence, mais ses compagnons, qui voyaient ses forces décliner chaque jour, crurent que le soleil d'Espagne et l'air natal prolongerait sa vie; ils songeaient surtout au mauvais accueil qui les attendait s'ils laissaient loin de leur patrie les restes mortels de celui qui en était la plus illustre gloire. Ils supplièrent donc le saint de prendre le chemin du retour. Souriant, il se laissa faire: ses préparatifs de voyage n'étaient point longs; chaque jour il les recommençait: le bât sur son âne et sa bible sous le bras. Ils partirent dans la nuit pour ne pas attrister ce bon peuple. Toute la nuit on marcha, et quand parut la pâle aurore d'un jour d'hiver, ils se retrouvèrent aux portes de Nantes... « Dieu se déclare », dit doucement le saint. Et le jour même il se mit en chemin vers Vannes. (Fages 1919, 160)

Quelques jours plus tard, a lieu le second départ, de Vannes cette fois. Dans les deux cas, la mystérieuse impossibilité de quitter la Bretagne confirme le signe divin qui enchaîne définitivement Vincent à la terre d'Armorique.

Ayant donc fait ses adieux à la duchesse et à sa cour, il prend le parti de se retirer la nuit, afin d'éviter les empressements de la foule. Ses religieux le conduisent au port et l'aident à se placer dans une embarcation que l'on avait tenue prête pour le rendre à sa patrie. Mais à peine eut-on quitté le port que le

²⁵ Il s'agit de Maître Prigent Pluvigné, licencié en droit, avocat à la cour ecclésiastique de Vannes qui assista durant un mois aux prédications de maître Vincent (Fages 1919, 120).

²⁶ C'est l'auteur lui-même qui emploie les cursives sans son texte.

mal s'aggravant d'une manière sensible, on se vit obligé de revenir à Vannes et l'on débarqua le lendemain matin à la porte à la porte de la ville. Vincent se retournant alors vers ses religieux, leur dit: Rentrons dans cette ville mes frères; ce qui nous est arrivé marque assez que Dieu veut que ce soit ici le terme de ma carrière. Puis, franchissant le seuil de la porte par où il était sorti la veille, il s'écria: "*Hoec est requies mea in soeculum soeculi* : c'est ici le lieu de mon repos pour l'éternité." (Mouillard, 44-45)

L'épisode de sa mort, qui survient après dix jours d'agonie, est marquée d'un autre signe de sainteté: le vénérable prédicateur rend l'âme un 5 avril, tel le Christ à Jérusalem:

Il mourut le soir du mercredi dans la semaine de la Passion, le 5 avril 1419, âgé de soixante-neuf ans, deux mois et treize jours. (Bayle, 311)

Il expira le 5 avril 1419, vers 4 heures de l'après-midi. (Fages 1919,197)

Et, de nouveau, cette miraculeuse métamorphose:

Dès que son âme se fut envolée au ciel, son corps eut un visage si beau, si serein, si radieux qu'on y voyait resplendir un reflet de la gloire éternelle; sa chair si longtemps fatiguée par les jeûnes et la discipline, devint blanche et souple comme si elle eût été animée; sa bouche souriante attendrissait tous ceux qui venaient contempler ce qui restait de leur bienheureux apôtre. (Bayle, 311)

Sans oublier ce poétique épisode –quoique diversement interprété par les auteurs– des papillons blancs²⁷ sitôt le trépas survenu:

On vit, toute cette matinée, grand nombre de papillons blancs de merveilleuse beauté voltiger par la fenêtre de sa chambre, d'où ils ne s'en allèrent, sinon quand il eut rendu l'esprit; on a cru pieusement que c'était un escadron d'anges, qui, en forme de ces petits animaux, attendaient la sortie de cette sainte âme pour la conduire à la vie éternelle. (Le Grand, XV)

On dit que lorsqu'on ouvrit les fenêtres de la chambre où venait d'expirer saint Vincent, des papillons plus blancs que la neige entrèrent en foule, volèrent en rond, se posèrent sur le corps du glorieux défunt, puis disparurent laissant la chambre embaumée de parfums délicieux. (Bayle, 312)

Quand il eut expiré on vit une multitude de papillons d'une éclatante blancheur pénétrer dans sa chambre par la fenêtre. On crut que c'étaient des anges qui venaient chercher son âme. Plus vraisemblablement, ils furent attirés par le parfum pénétrant qui, à la même heure, s'exhala de tout son corps. (Fages 1894, 241²⁸)

Et ce même Fages, vingt-cinq ans plus tard (1919, 197-198) :

²⁷ Une légende quelque peu similaire est donnée à propos de la mort de François d'Assise : "Puis il mourut. Et l'on assura qu'un grand vol d'alouettes s'éleva vers le ciel comme si elles accompagnaient l'âme du jongleur de Dieu", in Daniel-Rops (193)

²⁸ Quelques pages plus loin (247), Fages rapporte le "Récit breton" de l'histoire de VF en Armorique qui dit ceci: "Au moment où il rendit le dernier soupir, un vol de papillons blancs pénétra dans la chambre, voltigeant autour de son front, puis au-dessus de ses lèvres, et, prenant son essor, disparut vers les hauteurs azurées de l'air."

Des papillons blancs entrèrent aussitôt dans la chambre: image gracieuse des anges qui étaient venus chercher l'âme de l'élus de Dieu, attirés d'ailleurs par le parfum extraordinaire qui s'exhala de son corps.

Enfin, la dépouille elle-même du glorieux défunt est sujette au prodige de sa merveilleuse mort en "odeur de sainteté":

La Duchesse Jeanne de France, quand le Saint fut trépassé, se jeta sur ses pieds, les baisant et arrosant de ses chaudes larmes. Et, assistée de la Dame de Malestroit, puisa et fit bouillir de l'eau avec de bonnes herbes, dont elle lava le saint Corps, et réserva cette eau (comme précieuse Relique) dans un riche vase, où elle se conserva, plusieurs années, sans se corrompre, gâter ni sentir mauvais; au contraire, elle répandait une odeur fort agréable et rendait la santé à plusieurs malades, à qui cette bonne Princesse en donnait à boire par dévotion. (Le Grand, XV)

Le nombre des miracles fut grand, qui se firent pendant ces trois jours que le saint Corps fut exposé à la vue de tous, sans qu'il changeât de couleur, ni qu'il rendît aucune mauvaise odeur. (Le Grand, XVII)

Si odorants que fussent ces parfums, ils ne pouvaient que représenter la bonne odeur de ces vertus. (Bayle, 312)

Identifié au Christ ainsi qu'à divers autres saints thaumaturges locaux, maître Vincent apparaît donc déjà comme un personnage digne de légende, ce, dès son vivant et jusque dans ses derniers moments. Pourtant, c'est après sa mort que se développe le mythe de Vincent thaumaturge : dès l'invocation de son nom, guérisons miraculeuses, prodiges et faits surnaturels, plus rien n'est impossible dans le "merveilleux chrétien" du Moyen Âge.

3. Miracles, prodiges et autres merveilles

Selon Niederlander (1986a, 87), la cour romaine a authentifié 873 miracles, parmi ceux mentionnés dans l'enquête, qui soulignent l'héroïcité de sa vertu et, partant, sa sainteté. Le champ de la thaumaturgie de Vincent Ferrier est large: miracles de guérison (les plus nombreux), de protection, miracles religieux, miracles moraux, charismes –don des langues, des larmes, audition à distance, phénomènes lumineux– (Niederlander 1986a, 48). Pour commencer, n'est-ce pas merveille que tout un peuple se redécouvre soudainement une rectitude des mœurs sous l'effet de la sainte parole de Vincent ? Car bien des miracles religieux de régénération morale de la société ont lieu: le missionnaire réforme les mœurs, extirpe les superstitions, corrige les blasphèmes, ramène à la piété, dont le comte de Rohan en personne:

Beaucoup de pécheurs publics et scandaleux se convertirent. (Bayle, 291)

Les désordres, et ils étaient grands, cessèrent. Plusieurs témoins rapportent des miracles, mais ils sont de ceux que le thaumaturge renouvelait chaque jour par centaines. (Fages 1894, 225)

Les trois plaies de Vannes (disent encore les témoins), étaient avec l'ignorance religieuse, le blasphème, l'adultère et le parjure: en haut comme en bas, dans tous les rangs de la société. Le passage du saint fit une telle impression que l'âme vannetaise fut radicalement transformée; [...] tout le monde profita de ses enseignements. Les gens notables [...] devinrent chrétiens édifiants. Les femmes

quittèrent ces “cornes” bizarres et tapageuses qu’elles portaient en guise de coiffure. Les foires, les marchés ne se tinrent plus ni les dimanches ni les jours de fêtes, ni surtout dans les églises comme auparavant. (Fages 1919, 137-138)

Aux miracles moraux de sainteté du prédicateur, et à ceux religieux de “conversion” des masses, ce sont de loin les miracles de guérisons qui prévalent : aveugles, sourds, muets recouvrent leurs sens; paralytiques et infirmes l’usage des jambes, des bras; possédés, épileptiques et déments, délivrés du démon qui les habite, retrouvent l’esprit commun; maladies contagieuses ou organiques s’évanouissent; femmes en mal d’enfants sont exaucées. Maître Vincent étend aussi protections, interventions favorables (objets perdus et retrouvés, vols et restitutions) ou, au contraire, châtement. Il maîtrise les éléments de la nature, fait cesser les tempêtes, la houle, détourne la pluie. Enfin, il ressuscite les morts, le tout dans une aisance et une simplicité aussi déconcertantes que prodigieuses:

Allant par pays, il guérissait les malades par l'imposition de ses mains, spécialement ceux qui étaient incommodés de fièvre; il usait ordinairement de cette forme d'oraison tirée du texte de l'évangile Marc, 16: *Signa autem eos qui crediderint hæc sequentur: Super ægros manus imponent & benè habebunt.* Et puis il ajoutait aussi en latin: *Jesus, Mariæ Filius, mundi Salus & Dominus, qui te traxit ad fidem Catholicam, te in eo conservet & beatum faciat, & ab hac infirmitate te liberare dignetur. Amen.* C'est à dire en français: “Jésus, Fils de Marie, Salut et Seigneur du monde, qui vous a attiré à la Foi Catholique, vous conserve en elle et vous rende bienheureux et vous daigne délivrer de cette maladie dont vous êtes affligés. Ainsi soit-il.” (Le Grand, VI)

3.1. Les miracles de son vivant

Les miracles de Vincent se produisent dès son arrivée à Nantes et durant les douze jours qu’il y demeurera. Fages (1919, 120) rapporte le récit du dominicain Jean Mahé qui fait partie du cortège de Vincent) :

La femme d’un officier tourangeau, raconte-t-il, complètement aveugle, se présenta au couvent où logeait le saint, le suppliant de lui rendre la lumière. J’étais là quand, signant trois fois les yeux sans regard il dit avec l’accent de foi qui fait les thaumaturges : “Que Jésus vous rende la lumière !” Aussitôt la vue revint; et la dame toute joyeuse se mit à désigner une à une les personnes présentes et la couleur de leurs vêtements.”

Il guérit un pauvre homme paralytique et perclus de tous ses membres depuis dix-huit ans, lequel, s’étant fait porter sur le chemin par lequel saint Vincent devait passer, pour recevoir sa bénédiction et l’aumône des passants, le Saint, l’apercevant, le choisit parmi tous les autres et lui dit: “*Mon ami, je n’ai ni or ni argent, mais je supplie Notre Seigneur Jésus-Christ de vous donner l’usage libre de vos membres*” puis, ayant fait le signe de la Croix sur plusieurs endroits de son corps, le guérit sur le champ. (Le Grand, II)

Cette version, légèrement plus longue:

Un nommé Jean Lebon, qui était depuis dix-huit ans tellement estropié qu’il fallait le porter sur un petit char, se tenait loin des autres malades; mais il s’écria, d’une voix plaintive: “O serviteur et ami de Dieu, écoutez-moi, tournez vers moi vos yeux compatissants ! Me voilà depuis dix-huit ans infirme, sans remède et

sans secours humains !” Son état malheureux toucha vivement le cœur de saint Vincent; il s’approcha de lui, et, comme autrefois saint Pierre, il lui dit: ”mon fils, je n’ai ni or ni argent, mais je te donnerai ce que j’ai. Au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, je te l’ordonne, lève-toi et sois guéri.” Posant ensuite la main sur sa tête, il récita sa prière accoutumée: *Super ægros manus imponent*, etc. Aussitôt, l’estropié se dressa sur son petit char puis sauta par terre, marcha comme s’il n’eût jamais été malade. (Bayle, 285)

Il opéra tant de miracles que les habitants de Nantes se disaient qu’on n’avait jamais rien vu de semblable au monde. Cette ville était plongée dans tous les désordres qu’avait exposé le Duc pour déterminer Saint Vincent à venir dans ses états, mais après la mission, elle ne fut plus la même ; la religion y fut connue et pratiquée, les mœurs y devinrent saintes et pures. (Bayle, 284)

Puis à Vannes:

Lorsqu’il eut franchi la porte, Vincent vit à droite et à gauche les pauvres de Vannes. Les infirmes, les estropiés, les aveugles qui lui demandèrent sa bénédiction. Il promena sur eux un regard ému et les bénit. Il en guérit miraculeusement quelques-uns et attira sur les autres d’abondantes aumônes. (Bayle, 286)

En se rapprochant des portes [de la ville de Vannes], sur deux lignes immenses, se déployait tout ce que la misère humaine connaît d’infirmités, de maladies, de dégradations physiques et morales.[...] On conçoit que l’enthousiasme dut prendre des proportions grandes quand on vit, sous la bénédiction du Saint, tout ce peuple déguenillé se redresser, jeter ses béquilles, laisser dans les fossés ses petites charrettes, ses mille trophées de la misère; redevenus allègres et forts, lever au ciel leurs bras libres et leurs yeux purifiés; puis marcher avec ces mouvements de membres longtemps engourdis, chantant ou priant à pleine voix, prendre les devants du cortège. (Fages, 1894, 211)

Et de quelle impressionnante facilité il guérit, priant, bénissant, imposant les mains, touchant les plaies, faisant le signe de la croix:

Vincent était dans l’usage de donner ses mains à baiser, et de faire le signe de la croix sur les malades qui lui étaient présentés et qui ordinairement étaient guéris. (Mouillard, 45)

Après un de ses sermons [à Nantes], saint Vincent vit plusieurs infirmes rangés autour de sa chaire, plusieurs lépreux, qu’on lui avait amenés afin qu’il voulût bien prier pour eux; il bénit les uns et les autres et ils furent tous parfaitement guéris. (Bayle, 284)

Aux femmes qui lui demandaient la fécondité, il enseignait une méthode simple de prières qui furent souvent efficaces. (Fages 1894, 214)

Il imposait les mains, les bénissait en les signant et aussitôt ils étaient guéris. (Fages, 1919, 218)

Il s’arrête à chacun de ces malades, il touche leurs plaies avec un signe de croix, en disant “De la part de Jésus !” et il les guérit. (idem, 137)

Les prodiges se multiplient et se renouvellent dans tout le duché ; sur simple prière

ou simple vœu, tout un chacun semble en bénéficier: pauvres et riches, hommes, femmes, enfants.

Les langues allaient alors bon train. On racontait comment à Vannes il avait ressuscité le jeune enfant Dreulin, fils de ses hôtes, tombé dans une lessive bouillante. Une autre fois, il avait guéri un homme dont le ventre pendait à tel point que son nombril traînait par terre et il en était sorti soixante pierres, grosse chacune comme un jaune d'œuf. Les miraculés de toutes sortes: ulcéreux, lépreux, pestiférés, démoniaques, hystériques, paralysés, ne se comptaient plus. (Gorce 1924, 103)

Habituellement guérisseur, Vincent se révèle aussi visionnaire à l'occasion, prédisant le meilleur ou le pire:

Il avait connaissance d'événements qui se produisaient à des centaines de lieues du point où il se trouvait. Il avait eu connaissance en plein sermon, de la mort de sa mère.[...] En Bretagne, huit jours d'avance, il prévoit la mort de son *socius* dominicain. (Gorce 1924, 106)

Puis il alla à Châtelaudren où les soldats de la garnison du Château, s'étant moqué de son âne, il leur prédit que, dans peu de temps, les brebis et les ânes paîtraient sur les ruines et parmi les mesures et débris de ce château. Ce qui arriva ainsi, cette place ayant été, trois ans après, démolie, en punition de l'attentat de ceux de Penthièvre sur la personne du duc Jean. – (Le Grand, IV)²⁹

Étant allé, une fois, au Château de l'Hermine visiter sa fille spirituelle, la Duchesse de Bretagne, Jeanne fille du Roy de France Charles VI, alors enceinte, après plusieurs colloques et devis spirituels, cette Princesse le supplia de prier Dieu, pour que l'enfant qu'elle portait, vînt à baptême; alors le Saint, imprimant du pouce le signe de la Croix sur le busque de son corset, lui dit par esprit prophétique: “*Ma fille, sachez que l'enfant que vous portez recevra le saint baptême, et de plus sera martyr.*” Ce fut Monseigneur Gilles de Bretagne, qui mourut prisonnier au Château de la Hardouinaye, l'an 1450, par le cruel traitement d'Arthur de Montauban et ses complices, qui l'ayant, par leurs calomnies et impostures, rendu suspect au Duc François I, son frère, l'y firent étrangler. (Le Grand, VIII)

Dans l'illustration suivante, Bayle (289) livre une version bien différente replacée dans son contexte historique:

La duchesse de Bretagne n'avait qu'un fils, le prince François né en 1414; depuis elle était demeurée stérile. Désireuse d'une plus nombreuse postérité, elle pria saint Vincent de lui obtenir de Dieu cette faveur; sa prière fut exaucée. Neuf mois après, elle mit au monde un enfant qu'elle fit baptiser par saint Vincent, et qui porta son nom. Mais cet enfant si désiré ne vécut pas longtemps. Le saint prédit à sa mère qu'elle en aurait un autre: ce fut le duc Pierre qui, après la mort de son frère François gouverna la Bretagne.

Fages (1919,147) relate cette “idylle touchante” que l'on croirait sortir d'un conte de fées:

²⁹ Bayle (304) et Fages (1919,158) donnent chacun de leur côté deux versions quelque peu différentes. Bayle n'évoque pas des brebis et des ânes, mais “des bêtes féroces”.

Jeanne Le Moulmier devait bientôt convoler en justes noces, mais une paralysie malencontreuse arrêta tout. Le mal dura trois longs ans; et l'on n'envoyait point venir la fin. Saint Vincent arriva sur ces entrefaites; la pauvre malade se fit porter aux Jacobins... elle revint à pied, guérie et alerte. Le fiancé avait su attendre; ils s'épousèrent et eurent beaucoup d'enfants, comme disaient les vieux contes d'autrefois.

Miracle après miracle, l'issue est heureuse et la rémission durable: "après qu'il leur avait imposé les mains, ils étaient guéris" (Fages 1901, 213). Multiples et unanimes sont les témoignages en ce sens:

Jean le Métayer de Calmont, grièvement blessé à la guerre, alla trouver maître Vincent dans la maison de Robin le Scarb. Prévenu par un de ses compagnons, le saint descendit dans la cour, toucha la blessure, regarda le ciel, récita une prière et fit le signe de la croix. Le blessé ne ressentit plus dès ce moment, ni jamais depuis aucune douleur. Il a vu, ajoute-t-il, dans cette même cour un grand nombre de malades recourant à maître Vincent, et joyeux s'en retourner guéris, *Letos et curatos recedentes*. (Fages 1901, 217)

[D'une paralysée partielle bénie par VF :] Arrivée devant sa maison, elle ne sentit plus aucune douleur, ni pendant les dix ans qu'elle vécut encore. (Fages, 1901, 216-217)

"Et jamais depuis, durant les vingt qu'elle vécut encore, elle ne ressentit de douleurs." "Jamais plus elle n'a souffert." "Aussitôt la santé lui revint sans rechute." "Je fus aussitôt complètement guéri et jamais mon mal n'a reparu." "Il le bénit, le renvoya guéri. De fait, le mal ne reparut plus." "Jamais plus elle n'a souffert." ... (Fages 1894 et 1919)

Et il arrive que les prodiges surviennent jusque dans la mort de maître Vincent comme, ici, par télépathie:

Guillaume de Liquillic, fils du magistrat qui avait été chargé de pourvoir aux besoins de Maître Vincent et de sa suite, raconta aux enquêteurs une anecdote dont le souvenir se conservait en famille. "Nous conservions à la maison, dit-il, deux cierges qui avaient servi à la messe de Maître Vincent. Ma mère les utilisait parcimonieusement pour la Chandeleur. Une année elle ne les trouva pas, ne s'en inquiéta pas autrement, mais quelques temps après, elle les vit allumés sur le coffre de sa chambre sans qu'elle eût souvenance de les avoir retrouvés ni touchés. On apprit bientôt que ce jour-là Maître Vincent avait payé son tribut à la mort." (Fages 1919, 147)

3.2. Les miracles posthumes

Contrairement aux autres régions visitées par maître Vincent, en Bretagne les miracles *post mortem* sont beaucoup plus nombreux que les miracles de son vivant (Niederlander 1986a, 52)³⁰. Il y est, en effet, plus facile de se rendre au sépulcre et face aux reliques du saint dans la cathédrale de Vannes, pour solliciter son aide. Et puis, pour les Bretons, Vincent est déjà dans la légende des saints guérisseurs. Les premiers miracles *post mortem* qui lui sont demandés – écrit Fages (1901, 272 et suivantes) ont trait à ce mal étrange qu'on appelle obsession ou possession, puis des "miracles

³⁰ En Bretagne les miracles *post mortem* de VF représentent 86,6% ; à Toulouse 40% ; à Naples 25,8%. (Niederlander 1986, 52).

ordinaires” comme retrouver des objets volés, ou sauver tel enfant sur le point de s’étrangler, ou encore ce “petit miracle qu’il ne pouvait guère refuser” à savoir guérir la plaie d’une jambe “quand le saint lui même n’avait songé à faire le signe de la croix sur sa propre jambe.” On le prie aussi pour éteindre un incendie, procurer un cheval à tel autre caché des les marais au cœur d’une bataille contre les anglais afin qu’il se sauve. Guérisons, résurrections individuelle des “agonisants et trépassés” et délivrances de villages entiers en proie à l’épidémie de peste, rien ne semble impossible sur son tombeau devenu lieu de pèlerinage.

Ce sur quoi, saint Vincent est maître incontestable, y compris dans l’au-delà, ce sont de miracles de guérisons, moyennant différents vecteurs: à commencer par l’invocation de son nom:

Son Corps ayant été mis en terre, Dieu manifesta la gloire dont il jouissait dans les Cieux par un grand nombre de miracles, qui se firent par tout le monde, *à la seule invocation de son Nom*. Et pour ne sortir de notre Bretagne, il se trouve, par les enquêtes faites pour sa Canonisation, 28 morts ressuscités; 46 délivrés de diverses maladies mortelles; 56 frappés de peste guéris; 7 travaillés du haut mal [épilepsie] et mal caduc [épilepsie]; 14 borgnes et aveugles illuminés; 5 délivrés du naufrage; 4 des mains des pirates; 5 paralytiques guéris; 2 possédés délivrés; 2 estropiés et 2 autres guéris de la pierre [calculs rénaux]; 2 lépreux nettoyés; 3 insensés, 1 hydropique [atteint d’œdème], 3 goutteux, 1 muet, 4 boiteux, 2 sourds, 1 éthique [éthylque ?] guéris; 5 personnes ayant perdu des vêtements, les ayant vouées à S. Vincent, les avoir retrouvées, et grand nombre d’autres miracles, lesquels j’omets en ce lieu pour avoir été déjà écrits³¹. (Le Grand, XVIII)

Ou sur son tombeau:

L’Abbé du monastère de Lanvaux, Ordre de Cîteaux, au Diocèse de Vannes, se mettant à table pour dîner, envoya son neveu au bois de l’abbaye lui cueillir des noisettes pour son dessert; le garçon monté dans l’arbre, une branche rompt sous ses pieds, de sorte que, tombant à terre, il se rompit le cou; ce qu’étant rapporté à l’Abbé, il le voua à saint Vincent, et aussitôt monta à cheval et alla à Vannes prier au Sépulcre du Saint. Et, comme il s’en retournait, un serviteur du monastère lui vint au devant, lui porter les nouvelles que son Neveu était ressuscité, dont il loua Dieu et saint Vincent.³² (Le Grand, XIX)

Il [le témoin] a vu quelques temps âpres la mort de maître Vincent, des fous et des démoniques conduits enchaînés au saint tombeau et s’en retourner guéris. (Fages 1901, 273)

Il suffit parfois aussi d’un simple vœu:

Un autre bourgeois de Vannes, nommé Dongal, avait un fils appelé Jean, âgé de dix-neuf ans, lequel, ayant bu de l’eau d’un évier d’argent, enfla tellement, que le ventre lui pendait jusqu’entre ses deux genoux; le nombril lui devint gros et long, pendant entre ses jambes comme le bras d’une personne; le col lui était pareillement enflé, de telle sorte, qu’il ne pouvait regarder en bas, et ses conduits étaient tellement rétrécis, qu’à peine prenait-il pour tout aliment une hostie de

³¹ Soit, au moins, 193 miracles.

³² Dans Mouillard (154-155) la version, plus longue, diffère et le récit est à la première personne.

pain à chanter, chaque jour. Un oncle, nommé Henry, vint le voir ainsi étendu sur un lit, n'attendant que l'heure de la mort, et lui dit: "Mon Neveu si vous voulez prier le glorieux saint Vincent pour votre santé, je vous conduirai à la grande Eglise, à son tombeau." Le patient ayant ouvert les yeux [...] il fit vœu de visiter le Sépulcre du Saint et d'y porter une image de cire. Aussitôt, son nombril s'ouvrit par le bas, duquel sortirent plusieurs pierres grosses comme des œufs et le malade resta entièrement guéri. (Le Grand, XXIII)

Il arrive qu'un double miracle se produise sur la même personne:

Un habitant de la ville de Josselin, nommé Jean, étant un jour sorti hors la ville se promener. Voyant un petit neveu qui se baignait avec quelques autres enfants, se dévêt, saute dedans, et, empoignant ce petit garçon par la main, le mena si loin dans l'eau, voulant lui apprendre à nager, qu'ils arrivèrent au-dessus d'un moulin, et tombèrent tous deux dans un précipice où l'eau était haute de deux lances. Lui qui savait nager se sauve; mais le pauvre enfant qui n'était âgé que de 15 ans et ne savait pas nager, y demeura suffoqué des eaux. Il y avait, sur la chaussée du moulin et sur le rivage de la rivière, environ quarante personnes, qui, voyant cela, s'écrièrent toutes: "O glorieux S. Vincent ! Secourez ce pauvre enfant; nous vous le recommandons." Aussitôt, le corps fut jeté au rivage tout disloqué. Porté par ses parents au sépulcre de S. Vincent, le Clergé et le peuple ayant prié et ses parents fait leur vœu, il se leva sur pieds, sain et gaillard et plein de vie. (Le Grand, XXII)

Gare à qui manquerait de reconnaissance envers la main du Christ qu'est Vincent, gare aux vœux non tenus, précise Fages (1901, 280): "*Toujours prêt à exaucer les supplications, le Saint entendait-il qu'on fût sincère; il voulait que le prodige eût du retentissement, surtout il ne supportait pas les railleurs*", tels les soldats de Châtelaudren évoqués plus haut. Mais la morale chrétienne est sauve qui punit les ingrats.

Un bourgeois de Vannes, nommé Maydo, avait un fils qui s'appelait Jean, si malade, qu'on n'en attendait que la mort; mais, ayant été par ses parents voué à S. Vincent, il revint en parfaite santé. Lesdits parents, se montrant ingrats de ce bienfait et n'ayant pas manifesté le miracle à l'honneur de Dieu et du Saint, en punition de leur ingratitude, le même garçon retomba malade et mourut. Sa mère et ses autres parents grandement éplorés, le vouèrent, aussitôt à S. Vincent, le suppliant de le ressusciter, et aussitôt le garçon se leva plein de vie, manifestant à tous le miracle. (Le Grand, XX)

Deux jeunes gens s'étant allés promener en mer, survient une tempête qui bientôt les met en péril, ils font un vœu à maître Vincent et sont sauvés.

L'un d'eux dit: "*Allons accomplir notre vœu.*"

Mais l'autre: "*À présent que nous sommes sauvés je ne me soucie plus de maître Vincent.*"

Aussitôt il tomba demi-mort, comme frappé de la main de Dieu, tous ses membres se disloquèrent, il devint hideux à voir. Et tous de lui conseiller d'accomplir son vœu au plus tôt et de se recommander à Dieu et à Maître Vincent.

On le mena au tombeau et là il recouvra son premier état. (Fages 1901, 289)

Au compte des actions surnaturelles de Vincent, il y a les résurrections des morts, en grand nombre:

Un pauvre homme, nommé Perrin, devenu fol, fut par ses parents enchaîné et mené à Vannes au Sépulcre du Glorieux saint Vincent; où, s'étant endormi, le Saint lui apparut en songe et le guérit entièrement; sa femme, étant tombée malade, jusques à baiser le tombeau, Perrin l'ayant vouée à saint Vincent, elle recouvra sa santé; leur fils, mort de peste, recommandé par eux au même Saint, revint en vie, le Saint faisant trois grands miracles en cette famille. (Le Grand, XXI)

Enfin, dans la surenchère des prodiges, il en est d'aussi extraordinaires qu'improbables, tel le suivant³³ décrit par Albert Le Grand au XVIIe siècle, que les hagiographes du XIXe n'ont toutefois pas osé reprendre:

En un canton de notre Bretagne (je n'ai encore pu découvrir où), une femme enceinte fut éprise d'un désir de manger de la chair humaine, et cet appétit augmenta de telle façon, qu'elle dit à son mari, qu'il lui en fallait absolument manger, ou bien qu'elle mourrait. Son mari la gronda durement. Mais la misérable, ayant épié son absence, prit un petit enfant de deux ans qu'elle avait, le tua, et, l'ayant divisé en deux, mit une moitié à cuire pour le manger, réservant l'autre moitié pour une autre fois. Son mari, de retour au logis, et voyant ce beau ménage, je vous laisse à penser quelle peine ce lui fut. Pardonnant néanmoins à la folie de sa femme, plein de foi et de dévotion, il prend les deux quartiers de l'enfant, dont l'un était déjà bouilli, s'en va en hâte à Vannes, se jette devant le Tombeau de S. Vincent, y fait sa prière et son vœu. Aussitôt, l'enfant ressuscita vivant; et, comme marque perpétuelle du miracle, il lui resta sur le corps une ligne rouge à l'endroit où il avait été divisé. Au bruit de ce miracle, grand nombre de personnes vinrent exprès voir cet enfant, louant Dieu qui se montrait si merveilleux en son Saint. (Le Grand, XXV)

Concluons, avec Mouillard (63), sur les miracles, merveilles et prodiges que fit le glorieux Valencien en Bretagne et sur la gratitude de ses habitants:

Il serait trop long de raconter ici tous les miracles dont les preuves juridiques furent faites devant les commissaires chargés de l'enquête pour la canonisation de notre saint. Ceux qui ressentirent ainsi les effets merveilleux que la puissance divine opérait par son serviteur, laissèrent, en témoignage de leur reconnaissance, de nombreuses figures en cire, qu'ils suspendirent au tombeau du bienheureux Vincent. On y déposa aussi des offrandes d'une valeur considérable: des cierges, de la cire, des fruits de la terre, des ouvrages en soie et de l'argent.

Dans l'imaginaire collectif de la société médiévale, la recherche du miracle tient du goût pour le merveilleux et l'enchantement comme moyen de s'abstraire d'une réalité obscure et désespérante. La Bretagne est terre de croyances et d'antiques légendes: le catholicisme s'y est implanté sur le terreau païen et animiste des anciens celtes pour lesquels la religiosité –non pas la religion– est prégnante, en parallèle aux superstitions et aux divers cultes à la nature (cultes des eaux –sources, fontaines, lacs, pluie–, des

³³ On retrouve un miracle similaire de Vincent Ferrier à Morella, province de Castelló, en Espagne (Fages 1894, 71-72 et Fages 1919, 95-96).

arbres et forêts, des pierres). Le recours aux saints chrétiens en est un prolongement « naturel » si l'on peut dire, tant ce merveilleux est ancré dans l'inconscient du peuple celte. Au fil des siècles et de la christianisation de la péninsule bretonne, l'Église incorporera d'autant plus subtilement ces croyances que l'histoire de Jésus repose en grande partie sur la thaumaturgie. Rien d'étonnant, donc, dans la chaleureuse réception que font, au XVe siècle, les Bretons à cet humble et vieux guérisseur étranger du nom de maître Vincent. Face au spectacle de ses éblouissantes séances de prédication et de ses troublants prodiges, les autochtones impressionnés et séduits, n'en repartent que plus confiants. Le « merveilleux chrétien » a ainsi entretenu la légende à partir de la crédulité et l'espoir des gens simples autour de la figure de Vincent. Mais, pour tout dire, c'est aussi parce qu'il s'est éteint en terre celtique, leur offrant son éternelle protection, que les Bretons lui vouèrent pareil culte; issue qui rajoute au mythe de la destinée bretonne de Vincent. La réalité et l'imaginaire populaire ont ainsi façonné un personnage thaumaturgique proche de la tradition bretonne des saints guérisseurs. Pays de légendes et de croyances, les prodiges des saints y ont une place spéciale. Pour chacun d'eux, dévotion, pardons et processions y sont aujourd'hui encore bien ancrés localement: fontaines miraculeuses, pierres propitiatoires et petits oratoires en plaine nature, parfois auréolés de réminiscences druidiques, y rajoutent une touche poétique.

La dévotion des Bretons –et plus encore des Vannetais– à saint Vincent Ferrier ont été vives longtemps après sa mort, tel qu'en attestent les témoignages de l'enquête du procès de canonisation³⁴. Mais, la fin du XVIe siècle venant, elles se sont étiolées, éclipsées par l'attrait sans doute plus emblématique de Sainte Anne, à Auray³⁵. En maints endroits de la Bretagne existent chapelles, oratoires, fontaines, statues, vitraux d'églises érigées à la gloire de Vincent dans les années qui suivirent sa mort.³⁶ Puis le XIXe siècle, et en particulier depuis le quatrième centenaire de sa mort et de sa canonisation, la ville et l'évêché de Vannes entretiennent diversement sa mémoire et son culte: confréries, processions, fêtes centenaires, côtoient l'imagerie religieuse (tombeau et reliques) et artistique (statue, buste, vitraux, tableaux) dédiées au saint.³⁷ De nos jours, Saint Vincent Ferrier est l'ange tutélaire de la ville de Vannes, il en est également le deuxième patron avec Saint Patern³⁸. Son tombeau dans la cathédrale y demeure un lieu de prière et de vœux pour les chrétiens. Loin de l'imagerie valencienne ou baléare qui ont fait de lui un personnage facétieux et satirique de conte populaire, loin des étonnants prodiges que les Bretons lui prêtèrent jadis, Vincent, aujourd'hui gardien de la ville de Vannes, n'y présente plus que l'effigie hiératique du missionnaire dominicain, la bible dans la main gauche et l'index droit pointé vers le ciel³⁹.

³⁴ Dévotion encouragée aussi par le soutien financier et institutionnel accordé dès le trépas du saint, par la Duchesse de Bretagne et par le Sieur de Rohan pour célébrer des messes à perpétuité dans la cathédrale de Vannes ; et plus tard, par une indulgence du pape Callixte III (Fages 1901, 293-294).

³⁵ Petite cité à environ 15 kilomètres de Vannes.

³⁶ Notamment: St Pol-de-Léon, Dol, Josselin, Pontivy (statues dans la cathédrale ou les églises). Chapelles de Guérinec et de Tréminou, près de Douarnenez et Penmarc'h. Questembert (vitrail), etc. Le Dorze (2011), Fages (1894 et 1904).

³⁷ Gilles. Et: *Fêtes jubilaires de Saint Vincent Ferrier* (1919).

³⁸ Premier évêque du diocèse de Vannes (Ve siècle), considéré comme un des sept saints fondateurs de la Bretagne

³⁹ Depuis 1624, sa statue le montre en veilleur de l'entrée maritime de la ville de Vannes, porte de St Vincent.

Oeuvres citées

- Bayle, A. Abbé. *Vie de S. Vincent Ferrier de l'ordre des Frères-Prêcheurs (1350-1419)*, Paris : Ambroise Bray, 1855.
- Berthelot, M. "Vincent Ferrier et les Juifs." In I. Fabregas, A. Alonso & Ch. Lagarde coord. *Les Pays Catalans et la Bretagne au Moyen Age : autour de la "matière de Bretagne" et de Saint Vincent Ferrier*. Perpignan : éd. Trabucaire, 2014a. 125-150.
- . "Le périple de Vincent Ferrier en Bretagne : certitudes, incertitudes et hypothèses." In *Hommage à Jean-Christophe Cassard, Historien de la Bretagne*. Morlaix : Édition Skol Vreizh, 2014b. 227-242.
- Cassard, J.-Ch. "Le légat catéchiste. Vincent Ferrier en Bretagne (1418-1419)." *Revue Historique*, tome 368/2 (1999): 323-342.
- Daniel-Rops, H. *L'Église de la Renaissance et de la Réforme*. Paris : Fayard, 1955.
- Fages, P.-H. *Histoire de Saint Vincent Ferrier*. Louvain : A. Uystpruyst/Paris : Picard et fils, 1894. Tome 2.
- . *Histoire de Saint Vincent Ferrier*. Louvain/Paris : A. Uystpruyst/Picard et fils, 1901. Tome 2.
- . *Histoire populaire de Saint Vincent Ferrier, l'Apôtre des Bretons*. Vannes : imprimerie Lafollye Frères, 1919.
- Fêtes jubilaires de Saint Vincent Ferrier, Cinquième centenaire 6, 7, 8 juillet 1919*. Vannes, 1919.
- Forcano, M. "1391-1492, de la marginació a l'expulsió." In *La Catalunya jueva*, Barcelona : Àmbit-Museu d'Història de Catalunya, 2004. 202-215.
- Francés Mira, M. J. "Sant Vicent Ferrer i la religiositat barroca. *El Mut de la Campana* de Josep Lozano." In I. Fabregas, A. Alonso & Ch. Lagarde coord. *Les Pays Catalans et la Bretagne au Moyen Age : autour de la "matière de Bretagne" et de Saint Vincent Ferrier*. Perpignan : éd. Trabucaire, 2014. 183-196.
- Gilles, P. *Vincent Ferrier, sa vie, sa canonisation, ses reliques*. Vannes, 2007.
- Gorce, M. *Les bases de l'étude historique de Saint Vincent Ferrier*. Paris : Plon-Nourrit, 1923.
- . *Saint Vincent Ferrier (1350-1419)*. Paris : Plon, 1924.
- Le Dorze, J. *Sur les pas de Saint Vincent Ferrier*. Vannes : Éditions Jean-Paul Gisserot. 2011.
- Le Grand, A. "La Conversation de S. Vincent Ferrier." In *La Vie des Saints de la Bretagne Armorique*. Quimper : J. Salaun, Libraire-Éditeur, 1901 [1ère éd. 1635]. 123-142.
- Martin, H. "La mission de St Vincent Ferrier en Bretagne : un exercice mesuré de la violence prophétique." *Association Bretonne* 106 (1997): 128-141.
- Mouillard, J.-M., Abbé. *Vie de Saint-Vincent Ferrier*. Vannes : Imprimerie de Gustave de Lamerzelle, 1856.
- Niederlander, Ph. *Les miracles de Vincent Ferrier*. Thèse de doctorat de IIIème cycle.

- Strasbourg : 1986a.
- . "Vincent Ferrer." In A. Vauchez dir. *Histoire des saints et de la sainteté chrétienne. Tome VII, Une Église éclatée (1275-1545)*. Paris : Hachette, 1986b. 247-256.
- Oriol, C. *Això era i no era, Obra folklòrica de Josep M. Pujol*. Editores Oriol/Samper, Tarragona : Publicaciones Universitat Rovira i Virgili, 2013.
- Valriu, C. "Sant Vicent Ferrer : un personatge de rondalla ?" In I. Fabregas, A. Alonso & Ch. Lagarde coords. *Les Pays Catalans et la Bretagne au Moyen Age : autour de la "matière de Bretagne" et de Saint Vincent Ferrer*. Perpignan : éd. Trabucaire, 2014. 151-165.
- Vocabulaire de théologie biblique*, dir. X.-L. Dufour et altri. Paris : Editions du Cerf, 1962.